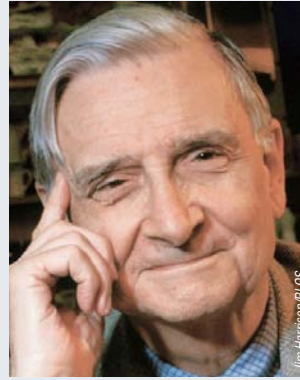


Gènes et guerre

Tout au long de l'histoire connue, les guerres étaient courantes entre tribus et quasiment universelles entre royaumes et États. [...] Les principaux royaumes et États d'Europe et du Moyen-Orient étaient renversés rapidement et la conquête prenait le plus souvent des allures de génocide. La propagation des gènes a toujours eu une importance considérable. [...] [Darwin, Keith, Bigelow et Alexander] considéraient que certains des traits « les plus nobles » de l'humanité, no-

tamment le jeu d'équipe, l'altruisme, le patriotisme, la bravoure sur le champ de bataille, etc. étaient le produit génétique de la guerre.

En ajoutant le postulat supplémentaire d'un effet seuil, il est possible d'expliquer pourquoi le processus a opéré exclusivement dans l'évolution humaine. Si un mammifère prédateur social atteint un certain niveau d'intelligence, comme les hominidés primitifs, [...] une bande aurait la possibilité d'évaluer consciemment



l'importance des groupes sociaux adjacents et de traiter avec eux de manière intelligente et organisée. Une bande pourrait alors évincer une bande voisine, s'approprier son territoire, et accroître sa représentation génétique propre dans la métapopulation. [...] Une telle capacité culturelle primitive serait rendue possible grâce à la possession de certains gènes.

Edward Wilson
La sociobiologie, 1987

« Quelle preuve directe avons-nous que le comportement social humain est sous le contrôle des gènes ? Pour le moment, la réponse est : aucune. » L'idée selon laquelle un gène conditionne un trait humain n'est établie que dans le cadre de la production de protéines spécifiques. Pour les autres traits humains, de la taille au « comportement », si tant est qu'il soit possible de le décomposer en traits distinctifs, c'est plutôt une armée de gènes qui interagissent, en combinaison avec le milieu culturel – des interactions que l'on est incapable de modéliser. Les disciples de E. Wilson réfutèrent en bloc ces critiques, provenant selon eux de penseurs marxistes refusant toute idée de nature humaine, et avancèrent que le réductionnisme est la méthode scientifique par excellence.

Mais la plupart des critiques concernent les comportements avancés comme arguments par les sociobiologistes : la violence, l'altruisme, ou les rôles sexuels des hommes et femmes. La violence humaine est-elle naturelle ? La question reste aujourd'hui âprement discutée. Les sociobiologistes développent une philosophie de la nature humaine violente, une vision guerrière des rapports entre les individus et de la violence comme principal moteur de l'évolution. Selon le philosophe Jacques Ruelland, E. Wilson s'inspire du concept de « lutte pour l'existence » de Darwin, mais l'a mal compris en le prenant au pied de la lettre (chaque individu lutte contre autrui pour survivre),

alors que pour Darwin, ce concept a une valeur métaphorique : il décrit le succès de la descendance d'une espèce.

Surtout, E. Wilson s'inspire du fondateur de l'éthologie, l'Autrichien Konrad Lorenz [1903-1989], lequel affirmait que les animaux, dont l'homme, possèdent un instinct inné qui les pousse à l'agression. Pour Lorenz, l'agres-

« QUELLE PREUVE DIRECTE AVONS-NOUS que le comportement social humain est sous le contrôle des gènes ? Pour le moment, la réponse est : aucune. »

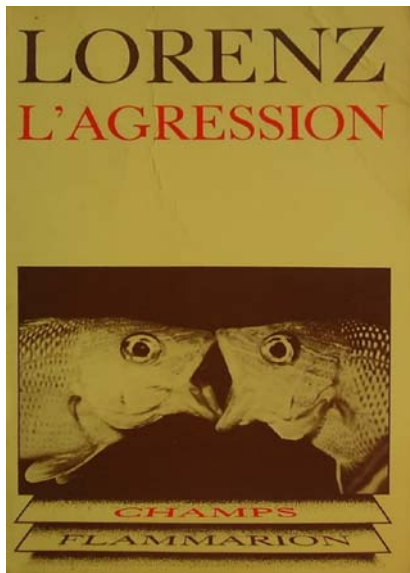
sivité est un des fondements de l'évolution humaine : dans des conditions naturelles, elle contribue à la conservation de la vie et de l'espèce. L'agressivité est ainsi une explication aux guerres et aux conflits, qui peut être dirigée vers des voies inoffensives lorsqu'elle est canalisée dans un sport, par exemple.

E. Wilson va plus loin et pose que la guerre est un facteur de sélection naturelle entre groupes humains ; il évoque le « sentiment de la vraie joie biologique de la guerre ». Il affirme aussi que la discrimination sociale est naturelle chez l'homme, car la « hiérarchie » permet aux plus forts d'avoir le meilleur accès à la nourriture et aux femelles. Pour les sociologues, les pratiques violentes et inégalitaires résultent de causes historiques et culturelles, puisqu'elles n'ont pas la même ampleur selon les lieux et les époques : on ne peut donc pas les ancrer dans une soi-disant « nature humaine ».

Les sociobiologistes n'apportent pas de réponse claire à ces critiques, qu'ils préfèrent ignorer puisqu'émanant à leurs yeux de gauchistes imprégnés d'une foi rousseauiste en la bonté humaine. Sur ce point, ils n'ont pas toujours tort : des anthropologues comme Ashley Montagu ou Margaret Mead ont peut-être idéalisé les qualités pacifistes des populations qu'ils étudiaient. Mais, comme le remarque l'épistémologue Patrick Tort, Darwin lui-même avait avancé un argument qui s'oppose au déterminisme génétique des sociobiologistes : la culture peut contrebalancer la sélection naturelle en aidant les plus démunis, par exemple en inventant des lois sociales.

Le débat autour de la justification de l'individu altruiste s'est cristallisé lorsque l'idée de sélection de groupe est apparue en génétique des populations. En 1962, le zoologiste britannique Vero Wynne-Edwards propose de considérer qu'une population isolée forme un groupe, une « unité génétique » soumise à la pression de la sélection et à la variation évolutive. Dans un tel cadre, l'altruisme serait un comportement issu de la sélection naturelle visant à conserver les gènes du groupe. L'altruisme expliquerait ainsi le sacrifice d'une abeille pour sa ruche.

Après l'avoir critiqué, E. Wilson adopte ce principe et l'applique aux groupes humains tels que la tribu ou la nation. Si l'homme est prêt à se sacrifier pour que survive son groupe,



2. DANS SON OUVRAGE *L'agression* (1963), le zoologiste autrichien Konrad Lorenz, fondateur de l'éthologie, défendait l'idée que l'agressivité, des animaux ou de l'homme, est un instinct. Cette idée, qui a suscité de vives polémiques, est l'un des fondements de la sociobiologie.

BIBLIOGRAPHIE

N. Chagnon, *Noble Savages, My Life among Two Dangerous Tribes*, Simon&Schuster, 2013.

R. Dawkins, *Le gène égoïste*, Odile Jacob, 2013 (éd. originale 1976).

J. G. Ruelland, *L'Empire des gènes. Histoire de la sociobiologie*, ENS, 2004.

L. L. Cavalli-Sforza, *Qui sommes-nous ? Une histoire de la diversité humaine*, Flammarion, 1997.

E. O. Wilson, *La sociobiologie*, Éd. du Rocher, 1987 (éd. originale 1975).

M. Sahlins, *Critique de la sociobiologie*, Gallimard, 1980 (éd. originale 1976).

cela justifie le patriotisme ou la bravoure au combat, formes d'altruisme qui font de la guerre un produit génétique. Et si la sélection n'élimine pas les homosexuels (supposés déterminés génétiquement), c'est qu'ils peuvent jouer un rôle d'auxiliaires familiaux, une autre forme d'altruisme.

D'autres sociobiologistes, en revanche, s'opposent (comme la plupart des biologistes) à cette théorie de la sélection de groupe en se rangeant du côté de la théorie concurrente, la sélection individuelle, car selon Darwin, la sélection s'opère par le biais de l'individu. Ce qui ne les empêche pas de voir l'altruisme comme un avantage adaptatif. Selon le sociobiologiste Richard Dawkins, l'ADN a pour finalité son « automaximisation » par le truchement de l'organisme qui en est le réceptacle (théorie du gène égoïste). L'altruisme servirait cette finalité par une « sélection de parenté » : lorsqu'un animal se sacrifie, ses « parents », génétiquement proches, profitent de ce sacrifice en restant en vie, ce qui sauve une grande partie du patrimoine génétique de l'individu sacrifié. Pour M. Sahlins, une telle compréhension de la sélection individuelle n'est que la transposition, sur le plan génétique, de la métaphore économique de l'individualisme entrepreneurial.

Sexe, hormones et agressivité

Le dernier point épineux concerne la différenciation des rôles sexuels entre hommes et femmes, déterminée génétiquement selon les sociobiologistes. Dans les années 1970, David Barash, par exemple, écrit que l'activité sexuelle extraconjugale serait plus avantageuse d'un point de vue évolutif pour l'homme : l'homme, qui subit l'incertitude de la paternité, a intérêt à multiplier ses conquêtes pour répandre ses gènes, tandis que la femme, qui s'investit plus dans la reproduction, a intérêt à se concentrer sur sa progéniture. La tendance naturelle de l'homme serait donc d'être maître d'un « harem » alors que la femme, soumise, rechercherait la protection d'un mâle. Et la répartition sexuelle des tâches ménagères (l'homme au travail, la femme à la maison) serait aussi un héritage évolutif remontant aux chasseurs-cueilleurs.

Pour E. Wilson, la différence de comportement (héritée génétiquement) entre les sexes s'exprimerait avant tout dans le degré d'agressivité, à cause du rôle joué par les hormones sexuelles mâles (testostérone) et femelles (estrogènes). Cela expliquerait que les hommes, naturellement plus agressifs, aient plus de responsabilités politiques et professionnelles. Pour la sociologue américaine Barbara Chasin, ces arguments font de la sociobiologie une pseudoscience justifiant les inégalités sociales : on ne peut transposer des résultats liant agressivité et hormones chez des rats et des singes aux êtres humains, qui ont appris à maîtriser leurs comportements instinctifs en intégrant des règles culturelles de plus en plus complexes.

Aujourd'hui, bien que critiquée par les biologistes et les anthropologues, la sociobiologie existe encore dans l'anthropologie américaine, notamment sous la forme d'une nouvelle discipline très présente dans les universités, la psychologie évolutionniste. Cette dernière vise à expliquer les mécanismes de la pensée humaine à partir de la théorie de l'évolution. On y retrouve les principales thèses de la sociobiologie, comme la détermination génétique des comportements en fonction du sexe.

En Europe, la sociobiologie n'a pas vraiment percé en dehors de quelques cercles de zoologistes. Mais on retrouve dans les neurosciences sociales les thèmes chers aux sociobiologistes : recherche des mécanismes neuro-hormonaux (déterminés génétiquement) du racisme, de la violence, de l'aptitude à diriger, de l'empathie ou de la morale... Là encore, les acquis de la recherche en sociologie, en anthropologie sociale, en histoire sont souvent mis de côté. Ce qui amène certains sociologues à réagir de façon radicale : pour Alain Ehrenberg, par exemple, les neurosciences sociales développent une « conception fantaisiste » de la relation sociale. La récente polémique autour de N. Chagnon ne constitue donc que la partie la plus visible d'une guerre idéologique souterraine où s'affrontent deux clans irréductibles, et dont l'issue demeure incertaine. Une résolution pacifique de ce conflit pourrait venir, souhaitons-le en tout cas, d'un meilleur dialogue entre sciences naturelles et sciences sociales. ■